

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 38

Artikel: Pour Marion
Autor: Kervall, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-254067>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISANT



A PORRENTROY



N° 38

Supplément du Dimanche 18 septembre

1904

POUR MARION

Ils étaient six garçons chez la mère Bernardin, six gaillards bien plantés, qui cassaient des sabots plus que de raison et mangiaient en diable!...

Avec leur riche couleur, leur robustesse, leur air mutin, leur menton volontaire qui sentait l'incarnation de la race, leurs mains aux doigts carrés et courts, taillées pour les pénibles labeurs, leurs pieds larges et leurs jarrets solides faits pour affronter les rocs agrestes et trimer dans la neige, on les devinait enfants des roches auvergnates.

Si les gamins étaient bien bâtis et alertes, la mère Bernardin ne manquait pas d'en bénir Dieu, en racommodant les chausses des petits. Que seraient devenues les chemises et les blouses des gars, si la mère avait dû passer son temps à gémir sur le teint pâlot des gosses!

Certes, on n'était pas riche chez la mère Bernardin, mais, lorsqu'on est honnête et qu'on a de la bonne volonté, Dieu aide. C'est pour cela que la brave femme avait trouvé le moyen de mettre, tous les ans, en cachette, quelques sous, pour envoyer à l'école des Frères de Murat celui des enfants qui devait, dans l'année, faire sa première communion. Il y restait un an, deux ans, quelquefois trois, au petit bonheur, selon que l'âge du suivant poussait plus ou moins, de telle sorte que, pendant plus de vingt ans, il y eut toujours, sur les bancs, un Bernardin pour représenter l'intellect de la famille...

Le prix de la pension ne s'élevait pas très haut, vu que la mère des gamins fournissait le pain, le salé, les raves, qui devaient nourrir les petits; mais quoique cette pension ne chiffât que par la modique somme de cent francs, la note devenait pour elle une grosse affaire. Combien faut-il de persévérance continue pour amasser, sou par sou, et annuellement, cent francs!

C'était plaisir de voir les gaillards, le matin, attablés autour d'une jatte de lait, d'une immense galette de sarrazin et d'une énorme tourte de pain noir... Tous avaient

bonnes dent, tous respiraient la santé et plus d'une grande dame enviait, pour ses enfants, la mine réjouie et les joues saines des gamins qui devenaient des hommes...

* * *

C'est en août. Le soleil étend sur l'herbe haute ses rayons dorés, l'atmosphère apporte des senteurs parfumées de résine de pin. L'air est pur; pas un nuage ne moire le ciel, et la limpidité de l'horizon laisse entrevoir, là-bas, dans le lointain, la tête majestueuse du Plomb du Cantal, posté comme une sentinelle au milieu des monts échelonnés à ses pieds.

La place de Toinet, l'ainé, est vide, sur le banc qu'entoure, au milieu de la chambre, la grande table en noyer. Giraud, le cadet, garde également les chevaux dans le communal: sou écuelle, fumante encore, indique qu'il vient de partir; Baptiste est assis dans l'âtre. Condamné au repos, par suite d'une chute, il essaie ses premières notes sur la *chabrette*... Clément, peu nous importe... Jean-Pierre, seul, est notre héros.

Jean-Pierre est là, mais sa figure pensive contraste étrangement avec les mines épanouies et radieuses des trois derniers qui barbotent dans un plat de lait. A première vue, chacun s'accorde à convenir de la ressemblance qui existe entre les six enfants; mais avec un peu d'observation, les traits de Jean-Pierre paraissent plus efféminés. Ce n'est pas qu'on sente en lui de la mièvrerie, car l'atmosphère vivifiante du terroir sain lui a donné la même poussée chaude de vie active qu'à ses frères, mais Jean-Pierre possède en lui, malgré l'extérieur mal dégrossi, un je ne sais quoi mélancolique que l'on trouve encore aisément dans nos roches, sous les enveloppes les plus réfractaires à la poésie. Au fond, bien au fond des gaines, sous des dehors rugueux, sentant leur crû, se trouvent parfois des cœurs d'or, des âmes sensibles, pétries d'idéalisme; le tout est de ne pas s'en tenir aux arêtes.

Jean-Pierre était de ceux-là. Avec son œil bleu, qui semblait regarder très loin, il avait, à côté de ses frères, un peu l'air d'une demoiselle. Aussi, les gamins le taquinaient sans cesse, ne voulaient jamais l'accepter dans leurs excursions et s'en débarrassaient par une phrase invariable :

— Il est trop petit !

Il en résulta que Jean-Pierre, dont l'âme était toute timide, finit par se croire incapable de grimper sur les rochers et d'imiter ses aînés. Aussi, restait-il au logis ou dans le pré attenant à la maison, gardant la vache Brunette, qui alimentait la famille.

Il jouait de la clarinette lorsque Brunette paissait ; il jouait de la clarinette pour ne pas ouïr le grondement des cascades dans les gorges, car Jean-Pierre était poltron, et poltron comme un lièvre... Les légendes des Cloches du gouffre, de la Ronde du Sabbat et de la Bête du Gévaudan avaient tellement frappé son imagination, quand il était enfant, que, même arrivé à l'âge où les garçons s'aguerrirent, Jean-Pierre se surprenait des frissons de terreur, quand le vent envoyait contre les rocs le carillon des cloches de Laveissière, ou que la température, lourde et basse, d'une journée d'orage, répercutait les beuglements des vaches dans le bois du Lioran.

Sans contredit, la mère Bernardin avait un faible pour Jean-Pierre, et, sans l'avouer, ses craintes et ses angoisses étaient grandes quand elle songeait, en soupirant, au moment où son enfant devrait payer au pays son tribut comme les autres.

Elle aurait tant voulu le voir courageux et brave, car elle avait du cœur comme quatre et de la vaillance comme un homme, la mère Bernardin, et elle se répétait sans cesse :

— Faut que mes gars servent la patrie !... Pas d'exception !...

Quel soldat pouvait être Jean-Pierre, grand Dieu !... lui qui n'avait jamais mis le nez dehors, à la nuit tombante... lui que le bruit de la scierie mécanique réveillait en sursaut pour le laisser tremblant jusqu'au matin !...

La mère Bernardin s'inquiétait donc à raison. Avec sa poltronnerie, Jean-Pierre était dans le cas de devenir lâche : le déshonneur, la honte pour toute la famille... A cette pensée, le sang de la brave femme coulait plus activement dans ses veines et l'avenir lui apparaissait gros d'orages.

* * *

Lorsque le tirage au sort arriva, Jean-Pierre aimait Marion, la petite gardeuse d'oies de la commune ; c'est ce qui fit que, dans son fort intérieur, il maudit peut-être une fois de plus la conscription qui le contraignait à un départ... « Sûrement, Marion se marierait en son absence, se répétait-il sur tous les tons, » et cette idée le torturait.

Il prit le parti d'entretenir la jeune fille de ses rêves pleins d'amour sincère.

Mais ces rêves, éclos à l'ombre des églantiers en fleurs, cet amour, né au doux murmure des ruisseaux argentés, ce sentiment pur, détaché des choses, était timide comme toute la personne de Jean-Pierre et il rencontrait Marion chaque matin sans pouvoir trouver le courage nécessaire pour dire : « Tu ne devines donc pas que je t'aime ? »

Un jour cependant, il avait tellement pensé à son avenir que le futur conscrit hasarda :

— Sais-tu que je vais tirer au sort ?

— Oui... je sais... tu es de la classe à Jacquet, et Jacquet a eu la visite du garde-champêtre qui l'a prévenu de se rendre à la mairie, dimanche prochain.

Un nom de Jacquet, Jean-Pierre éprouva une sensation pénible, un quelque chose d'inconnu jusqu'alors pour lui... sa gorge se noua, il voulut parler, ne put pas et toute sa mélancolie de son regard se fondit dans une expression d'inénarrable tristesse.

Jacquet !... Jacquet, c'était le fils du meunier !... Plus riche que lui à coup sûr !... Et Marion avait dû penser à lui !...

Tremblant, sans regarder sa petite amie, en coupant une branche de noisetier, il lui demanda :

— Est-ce que le départ de Jacquet t'attristera ?

— Jacquet ? reprit l'Auvergnate, en perlant un rire franc et joyeux, je me moque du départ de Jacquet tout comme une écrevisse d'un parapluie...

Jamais, non, jamais de sa vie, Jean-Pierre n'avait entendu une phrase qui ait eu pour lui autant de douceur et d'harmonie que celle avec laquelle, sans arrière-pensée, sans détours, Marion venait de le bercer.

Son émotion était si grande que des pleurs seuls eussent pu le soulager... Qu'aurait pensé Marion ?... Hélas ! les paupières gonflaient, les larmes montaient, prêtes à tomber !... Jean-Pierre brusquement se courba, coupa une plante d'ail sauvage et l'approcha de ses yeux... les larmes coulèrent, abondantes...

— Qu'as-tu ? demanda Marion interloquée ?... T'es donc bête, Jean-Pierre, de te fourrer dans l'œil cette denrée-là !... Tu sais donc pas que l'ail ça fait pleurer et tousser pendant des heures... Veux-tu me jeter loin cette verdure !... Attends, je vas tremper le lien de ma quenouille dans le ruisseau, tu te l'appliqueras doucement sur les yeux, ça passera. T'avise jamais de recommencer, c'est vraiment pas des bêtises à faire !...

— Je ne croyais pas que c'était si fort !... balbutia Jean-Pierre en portant à ses cils le morceau d'indienne que lui présentait la jeune fille. Donc, reprit-il, si Jacquet part, je pars aussi... bientôt...

Elle ne répondit pas.

Ils se regardèrent.

Jean-Pierre continua :

— Et je n'aurais pas voulu m'en aller, Marion...

— Tu n'aurais pas voulu partir ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je t'aime bien et que j'aurais voulu t'épouser.

— Moi aussi, Jean-Pierre, je t'aime, répondit simplement Marion ; mais nous ne pouvons pas nous marier... C'est impossible... oh ! oui... c'est impossible...

— Impossible ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Jean-Pierre, il y a un vrai motif, et celui-là... oh ! non... je ne pourrai jamais le vaincre...

— Fais-le-moi connaître, Marion, je t'en prie... Est-ce parce que je ne suis pas assez riche ?...

— Non, Jean-Pierre.

— Mais, alors, parle... Je t'aime pourtant bien, va !...

— Tu sais que, dans tout le village, tu passes pour un poltron et un peureux... que tout le monde en cause.

Emu, Jean-Pierre écoutait.

— Lorsque je pense que tu pourrais te sauver devant l'ennemi, s'il arrivait une guerre, eh bien, non, c'est plus fort que moi... je ne pourrai jamais, pour ça, me marier avec toi... Monsieur le curé dit de belles choses sur ton compte, mais ça ne suffit pas ! Je voudrais te voir à l'œuvre... Jean-Pierre, je voudrais te voir brave, mais là, brave pour de bon...

— Que dit monsieur le curé ?

— Je ne sais pas ce que signifient ses paroles, mais il raconte que ta timidité vient de ce que tu es un délicat et que les natures comme la tienne devinrent héroïques et savent accomplir des merveilles dans les moments décisifs de la vie... comprends-tu mieux que moi ?...

— Je ne comprends pas !...

Prenant son courage à deux mains, il continua :

— Si je devenais brave, brave comme dit monsieur le curé, m'épouserai-tu ?...

— Oui, Jean-Pierre, mon père t'estime et je crois qu'il l'accepterait avec plaisir pour gendre.

— Tape là, Marion, tu seras ma femme, ou je ne remettrai plus les pieds à Laveissière, je te le jure... Les camarades te diront comment je me comporterai là bas...

Ils échangèrent une loyale poignée de mains. Elle scella leur double aveu et tous deux se confièrent en l'avenir.

La nuit voilait la terre; le bas de la vallée s'épaississait de brouillards. Jean-Pierre et Marion regagnèrent leur logis avec le troupeau d'oies et Brunette.

Une heure plus tard, le vent soufflait avec violence, les arbres craquaient, le sifflement de la rafale s'engouffrait dans la large cheminée. On se demandait ce que serait la nuit.

Au moment où tous s'apprétaient au repos dans la maisonnette, une échelle mal placée dans l'écurie de la vache glissa sur des fagots, entraînant plusieurs objets à sa suite avec un fracas épouvantable. Toute la bande tressauta.

Sans mot dire, Jean-Pierre prit une lanterne sourde, l'alluma et courut à l'étable pour se rendre compte de ce qui se passait.

Vous devinez l'étonnement et les quolibets qui plurent sur Jean-Pierre à son retour... Que lui importait ? Il avait promis de s'aguerrir ! La satisfaction éprouvée le consola des plaisanteries fraternelles.

La veille de son départ, Jean-Pierre se rendit chez Marion.

Emus, tous deux se regardaient sans parler.

Jean-Pierre s'arma alors de tout le courage nécessaire à un futur soldat, et murmura en lui tendant la main :

— Marion... tu m'attendras... tu me le promets...

— Je te le promets, Jean-Pierre... Tiens, prends cette médaille de Notre-Dame des Oliviers, tu la coudras dans ton habit; elle te portera bonheur...

— Merci, Marion... adieu !

— Au revoir, Jean-Pierre.

* * *

Il partit.

Les débuts de la vie de caserne, toujours pénibles pour les jeunes soldats, n'effrayèrent pas Jean-Pierre. Le maniement du fusil, la marche à pas redoublés, les corvées de nuit le trouvaient actif et courageux.

Lorsque dans ses loisirs, ses grands yeux semblaient rêver, il pensait à Marion qui l'attendait et il se répétait :

Je serai brave... jusqu'à la fin !...

Et d'un pas alerte, le cœur ragaillard, il endossait le fournement avec une ardeur nouvelle.

Quelques mois plus tard, la guerre avec la Prusse fut déclarée et Jean incorporé dans un des premiers régiments qui courut au feu.

Il se trouva dans cette affreuse mêlée où l'armée française fut accu-

lée par les Prussiens, en janvier 1871... Les débris des régiments battaient en retraite affolés; la guerre n'était plus un combat entre partis adverses, c'était une boucherie, une tuerie: les canons crachaient leurs boulets sur les soldats qui tombaient comme des mouches.

Les camarades de Jean-Pierre diminuaient; les chevaux foulaient les morts; les cadavres baignaient dans le sang... le porte-drapeau venait d'avoir le bras fracassé.

A la pensée que l'écharpe tricolore allait être piétinée par l'ennemi, Jean-Pierre et quelques braves se jetèrent sur elle, fous de rage, et la disputèrent aux uhlands forcenés.

Que pouvait faire une poignée d'hommes contre les renforts qui arrivaient de l'Est ?



Demont-Breton. — Départ pour l'Islande : La dernière goutte de lait

Le dernier des camarades de Jean-Pierre fut atteint... lui-même eut le bras traversé par une première balle; une deuxième troua sa veste au côté droit; il tomba à la renverse, la tête sur le nouveau *labarum* souillé de sang et de boue.

— Mourir n'est rien, grommela Jean-Pierre en soutenant, de sa main gauche, son bras droit, mais leur livrer le drapeau?... Cela, jamais!... non jamais!...

Il se souleva à demi, mordit l'étoffe maculée par la poudre et le sang, puis, il retomba sur les cadavres en disant:

— Qu'ils viennent!...

Ils vinrent, hélas!

Un d'entre eux lui arracha l'étendard: une échancrure s'y laissait voir!

Jean-Pierre fut dirigé sur les ambulances. La première balle avait traversé son bras et, son état général, épuisé par les intempéries du rigoureux hiver, exigea des soins constants et longs.

* * *

Aucune nouvelle de Jean-Pierre n'était arrivée au pays depuis plusieurs mois. La mère Bernardin se désolait. La pensée de son enfant devenait pour elle une vraie douleur: elle n'en parlait qu'à Dieu!...

Triste, mais courageuse, Marion trouvait encore en son cœur, assez de volonté et d'amour pour dire à la mère de Jean-Pierre d'espérer: on n'avait aucune preuve d'un malheur.

Les jours passaient.

La haine pour le soldat germain grandissait dans tous les cœurs et alimentait les conversations, à la veillée.

Jean-Pierre n'avait rien fait dire!...

Un soir que la mère du soldat paraissait plus anxieuse encore que de coutume, le père de Marion et la jeune fille relevèrent brusquement la tête en même temps. On aurait dit que des pas d'hommes venaient dans la direction de la cabane.

— Quelqu'un, mère Bernardin, dit Marion, écoutez...

— Qui donc pourrait venir chez nous à cette heure, ma pauvre enfant? Assieds-toi!... Les espérances et les illusions sont de ton âge, mais...

Au même instant la porte s'ouvrit... Un soldat à l'allure martiale, mais à la démarche mal assurée par l'émo-

tion, entra dans la maisonnette et se jeta dans les bras de la vieille femme, sa mère.

— Maman!... Maman!...

— Jean-Pierre!... Est-ce, Dieu, possible?

— Me voilà!... allons, me voilà!... Es-tu contente?

— Mon enfant!... mon pauvre enfant!... Dans quel état me reviens-tu?

Tous pleuraient de bonheur; la mère heureuse ne se lassait pas d'embrasser son petit!

Marion est là. Son cœur bat avec une telle force que, pour ne pas chanceler, elle doit s'appuyer à la vieille table autour de laquelle tous étaient réunis.

Personne ne sent le besoin du repos malgré la nuit avancée. Il semble que l'heure du retour ne doive jamais finir!...

On questionne Jean-Pierre; on l'accable de demandes; on le regarde.. N'a-t-il pas en tout lui-même quelque chose qui en fait un héros?

Tout à coup il entr'ouvre son habit, casse, avec ses dents, le fil d'une couture meurtrie, sort de l'étoffe une médaille, regarde sa fiancée et dit:

— Elle est pour moi, Marion, et elle ne me quittera jamais... Grâce à elle, la balle meurtrière m'a épargné! Maintenant comme preuve de ma bravoure et de mon affection sincère, voilà ce qui t'appartient. Suis-je digne de toi?

Il tendit à la jeune fille le lambeau arraché aux mains ennemies; la loque bénie du drapeau dont il conta l'histoire.

Marion y posa les lèvres.

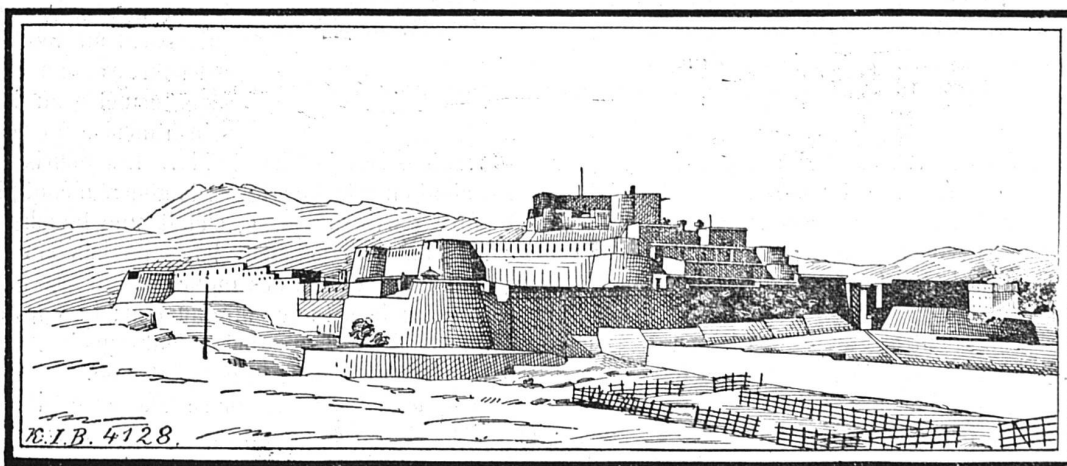
C'est dans cette nuit du retour, pleine de bonheurs partagés, que fut définitivement arrêté leur mariage.

Deux mois plus tard, une jeune femme heureuse se promenait sur la petite place de Laveissière. Elle s'appuyait, confiante, sur le bras de Jean-Pierre le Brave, comme on l'appelait depuis son retour au village, lorsque monsieur le curé s'approcha du couple en le complimentant.

Heureuse et fière, la jeune épouse le remercia en disant:

— Vous seul l'aviez deviné, monsieur le curé, vous seul aviez compris que son bras deviendrait celui d'un héros!...

JEAN KERVALL



Un fort anglais dans l'Himalaya

Un fort dans l'Himalaya

L'image ci-contre nous représente un des forts anglais dans l'Himalaya, sorte de citadelle dont les murs épais sont assez solides pour résister à l'ennemi qui ne possède pas d'artillerie de gros calibre. A l'intérieur se trouvent les casernes pour la troupe anglaise, avec munitions et provisions de bouche. Les troupes indigènes sont reléguées à part dans des baraquements également couverts.